

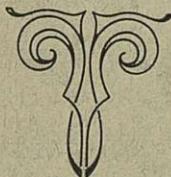
40
AUG. FOREL

Ancien professeur à l'Université de Zurich,
actuellement à Yverne.

VIE ET MORT

CONFÉRENCE

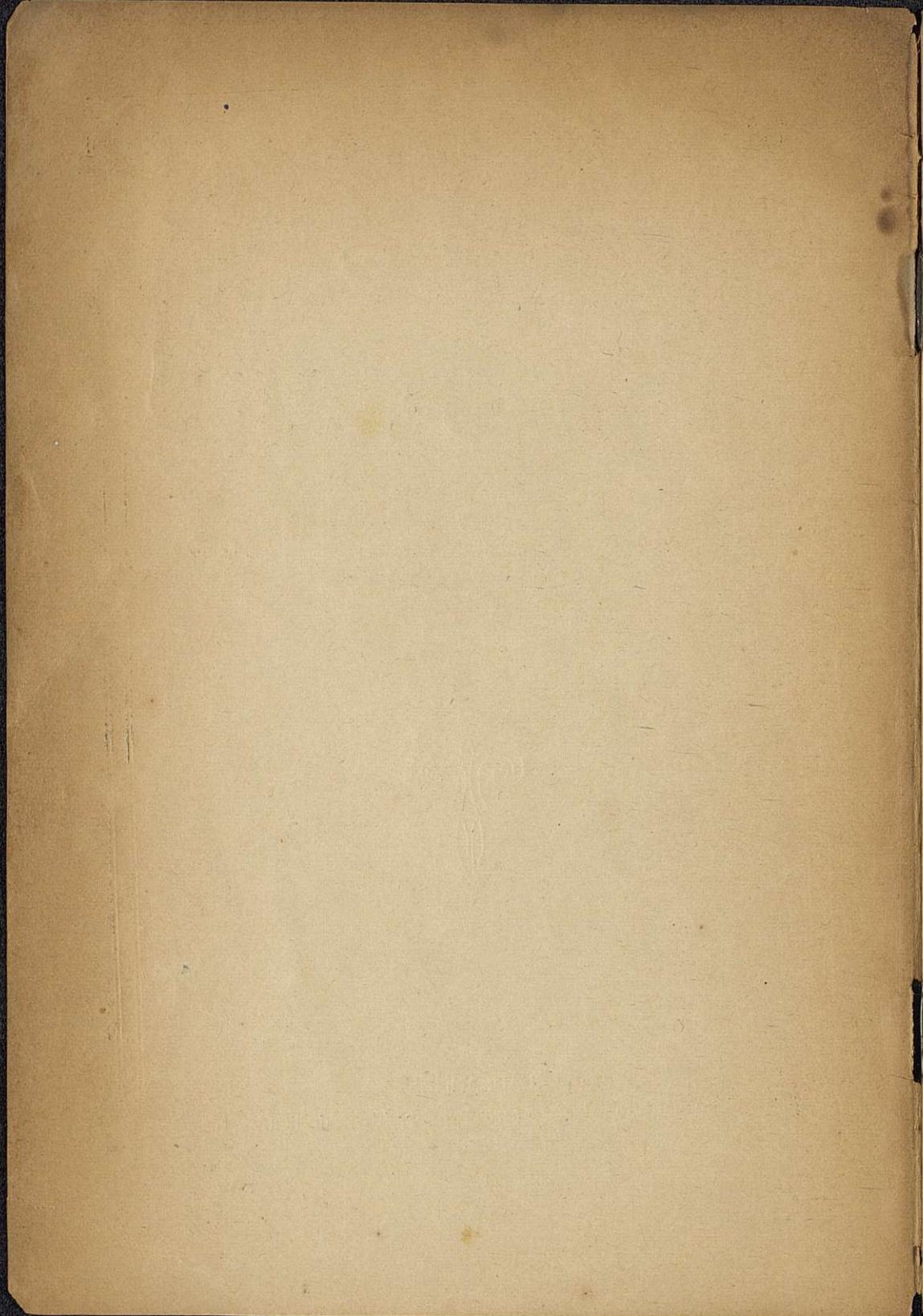
faite le 23 janvier 1908 à la Maison du Peuple de Lausanne,
pour la Société de la Libre Pensée.



LAUSANNE

Administration de *La Libre Pensée*, 4, rue de la Louve

1908



Henri DISIÈRE
DINANT

Vie et Mort

1875

Vie et Mort

Conférence faite le 23 janvier 1908 à la Maison du Peuple de Lausanne,
pour la Société de la Libre Pensée,
par **Aug. Forel.**

Qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce que la mort ? Vaut-il la peine de vivre ? L'être est-il préférable au non-être ?

C'est là une question à laquelle les optimistes répondent affirmativement et les pessimistes négativement. Disons d'emblée que bon nombre d'être mal faits ou malades, dont la vie n'est qu'une souffrance perpétuelle pour eux-mêmes ou pour leur prochain peuvent y répondre par la négative, sans que cette réponse doive faire loi pour les autres. Je pense ici surtout aux natures criminelles, méchantes, amORALES ou mélancoliques, obsédées, névrosées, dont les penchants anormaux martyrisent la société, puis aux impotents et aux infirmes.

Pour le consoler sur les vicissitudes de notre existence, les religions, produit de l'imagination humaine placée en face du mystère des forces inconnues de la nature et de la crainte, que ce mystère inspire, ont promis à l'homme un paradis, une vie à venir éternellement heureuse et sans souffrances. Cette promesse permet aux plus misérables de supporter les douleurs les plus terribles, persuadés qu'ils sont d'être d'autant plus heureux au ciel. Souvent même les religions promettent au paradis une place d'autant plus belle que la souffrance et les privations auront été plus grandes dans la vie terrestre.

Sans doute, cette espérance d'une vie à venir est bien faite

pour consoler les malheureux. Mais elle a un grand inconvénient. En faisant mépriser la vie terrestre, elle la relègue à l'arrière-plan et paralyse tous les efforts de l'humanité pour améliorer son sort, son bonheur, et surtout la qualité et la valeur de sa race sur la terre. A quoi bon améliorer notre sort ici-bas, si les plus malheureux pendant leur courte vie terrestre deviennent les plus heureux dans la vie éternelle !

On nous accuse néanmoins d'arracher à une foule de pauvres gens leur seule consolation ici-bas. Ce reproche est-il fondé ? Pour quelques personnes peut-être, mais pour la grande majorité nous le nions.

En effet, en ce qui concerne la vie après la mort, de deux choses l'une :

1° Ou il n'y a qu'un paradis et pas d'enfer ;

2° Ou il y a les deux, le premier pour les convertis et le deuxième pour les inconvertis, comme le vieux christianisme du moyen-âge et le catholicisme aujourd'hui encore (même le protestantisme orthodoxe) le prétendent.

S'il y a les deux, je prétends que chez le gros des humains la crainte de l'enfer l'emporte sur l'espoir du paradis et que l'idée d'une mort complète de l'individu console plus que l'espoir d'un paradis doublé de l'angoisse de risquer des peines éternelles. Et si cette crainte et cet espoir poussent certaines personnes à se conduire un peu moins mal, j'ajoute que c'est là un motif immoral de bonne conduite parce qu'il est basé sur l'égoïsme et que tout le système démoralise et dégénère bien plus qu'il ne moralise et régénère.

Mais il y a le système des protestants modernes qui ont inventé de supprimer l'enfer et de conserver le paradis pour les croyants convertis seuls, les autres mourant définitivement. Remarquons ici que l'effet répressif du mal par la crainte des peines éternelles est ainsi supprimé. A part cela ce serait charmant pour contenter tout le monde. Mais c'est terriblement naïf. Car enfin le mal existe ici-bas, et c'est de lui qu'est sortie la notion du diable. Si Dieu n'est pas arrivé à triompher du mal sur la terre, il faut être d'un optimiste aveugle pour affirmer et

croire qu'il vienne à bout du diable dans la vie future. Bref, on voit trop qu'il s'agit là d'une historiette arrangée par les théologiens pour faire accepter leurs misères aux miséreux.

La ruse est trop naïve, trop cousue de fil blanc, pour être acceptée des masses. Elle ne peut consoler que les exaltés et les mystiques. Or ceux-là le sont presque toujours par un rêve quelconque, et si quelques-uns font exception, il ne vaut pas la peine de mentir à l'humanité entière à cause d'eux.

La question en revient donc à savoir si l'espoir d'une vie à venir est fondé, oui ou non, car il y a un abîme entre ces deux conceptions de l'existence : l'une pour la terre seule, l'autre pour le ciel. Malheureusement la science humaine inexorable qui scrute et analyse tout, qui ne recule devant aucun mystère, qui va sonder le ciel derrière les nébuleuses, de même que l'infiniment petit des cellules vivantes et des atomes chimiques, cette science qui analyse la substance du soleil, qui liquéfie les gaz, qui télégraphie, même sans fil d'un bout de la terre à l'autre, qui voit aujourd'hui à travers les corps opaques, qui nous fait naviguer sous l'eau et dans l'air, qui nous fait entrevoir des horizons nouveaux à l'aide du radium et d'autres découvertes, cette science qui après avoir démontré la parenté réelle et le transformisme des êtres vivants, s'attaque aujourd'hui à l'organe même de l'âme humaine, au cerveau, cette science dis-je, n'a trouvé nulle part les traces d'un paradis, d'une vie de ceux qui sont morts, ni d'un Dieu personnel.

Tous ces produits de l'imagination humaine, miracles, révélation, esprits sans corps, etc., s'évanouissent bien au contraire de plus en plus devant ses recherches, et il faudrait vraiment que le Dieu vivant personnel, infiniment bon et tout-puissant, dont les religions nous parlent, se moque de nous d'une façon infâme, pour que tout ce qu'il laisse découvrir à notre esprit vienne perpétuellement contredire ses soi-disant révélations surnaturelles, si anciennes qu'elles sont devenues légendaires. Pourquoi donc est-il devenu si silencieux, ce Tout-Puissant personnel ! Au moment où, mis aux abois par la science, ses fidèles auraient si besoin qu'il se manifeste d'une façon claire et nette, il se tient

coi, et c'est eux qui se croient tenus de se faire ses avocats et de venir à son secours. Pourquoi donc avoir si peur de la science et de la Libre pensée ? Cela trahit une bien faible confiance en la Toute puissance divine.

Si donc la foi en une vie à venir devient de moins en moins compatible avec l'état progressif de nos connaissances, nous sommes de plus en plus contraints d'examiner la conception de l'existence qui n'admet ni paradis, ni enfer après la mort. Les croyants dénigrent cette conception en la désignant du terme de matérialisme qui est un terme erroné, car l'inconnu cosmique duquel nous sortons et dans lequel nous rentrons n'est pas plus matière qu'esprit. Servons-nous donc du terme de « *monisme* » qui veut dire simplement que les conceptions d'esprit et de matière sont de simples abstractions qui répondent à une même réalité et que notre esprit humain n'est que la complexité tout particulièrement grande de ce que nous appelons l'activité de l'organisme vivant du cerveau, peu importe qu'elle soit observée en nous même, par introspection psychologique ou chez les autres, du dehors, par étude biologique.

Partant de la conception moniste de la vie, qui seule permet d'expliquer tous les faits de l'âme et du cerveau, nous laisserons donc le surnaturel de côté et nous consulterons le livre de la nature pour répondre aux questions posées.

On a dit que le suicide n'existait pas chez les animaux, nos parents, car le prétendu suicide du scorpion entouré de feu est uné fable. Si les animaux ne se suicident en effet jamais comme nous, c'est qu'ils ne savent pas le faire. Nous voyons chez certains d'entre eux une forme du suicide qui prouve ce que nous avançons. Certains singes et perroquets se laisseront mourir de faim et de désespoir lorsque leur conjoint ou leur petit vient à mourir. L'abeille ouvrière fait de même pour sauver la vie de la reine. Chez les premiers, il s'agit d'un dégoût de l'existence dû à la perte d'affections familiales exclusives. Chez la dernière c'est le mépris du moi sacrifié au tout social, car de la vie de la reine dépend l'existence du rucher. Ces ébauches de suicide en disent long. La complication du cerveau humain, elle, a produit de

nombreuses causes de suicide : désespoir, honneur perdu, vie gâchée, crimes découverts, grands malheurs, maladies et souffrances, surtout morales, etc. On voit parfois des hommes se laisser mourir pour la même raison que les singes et les perroquets cités plus haut, et d'autres, ainsi Winkelried ou Schaumann, sacrifier leur vie à ce qu'ils croient être le bien de leur peuple. Et, ce qui est fort suggestif, c'est que nous voyons ce sacrifice de la vie terrestre aussi bien fait par des athées ou libres penseurs que par des gens religieux.

Pour serrer de plus près notre question, voyons ce que la science nous dit sur la vie.

En 1830, Schwann découvrit la cellule comme élément constitutif de tous les tissus vivants, et longtemps on la considéra comme l'élément primordial de la vie. Autrefois on a beaucoup cru à une génération spontanée et subite des êtres vivants et l'on a écrit des volumes pour et contre. Deux grandes écoles dites vitaliste et mécaniste ont toujours lutté l'une contre l'autre. Les vitalistes croient à une force vitale, spéciale aux êtres vivants, et dont les lois seraient tout autres que celles de la mécanique. Tout dernièrement Reinke a réchauffé le vitalisme à l'aide de son hypothèse des « dominantes », énergies mystiques qu'il attribue à la vie seule. Les mécanistes, eux, veulent absolument expliquer la vie par la physique et la chimie, telles que nous les connaissons aujourd'hui.

C'est curieux de voir que l'homme, même hélas la majorité des savants, ne puisse jamais arriver à dire, je ne sais pas encore et se croie toujours tenu de remplacer par des hypothèses les lacunes de nos connaissances. Chacun part en guerre comme Don Quichotte pour défendre la sienne par tous les sophismes imaginables et ne s'aperçoit pas qu'il lutte avec des bulles de savon contre des moulins à vent. En fait, le mécanisme n'est encore qu'une hypothèse, fort probable il est vrai, mais improuvable tant que nous n'aurons pas pu produire la vie nous-mêmes par procédé expérimental, chimique ou autre. Comme nous n'avons aucune idée du mécanisme élémentaire de la vie, il est oiseux d'échafauder des dissertations à son sujet. Nous avons

néanmoins le droit et le devoir de *rechercher* les lois probables de la transformation supposée de la molécule en cellule vivante, afin d'y arriver un jour (voir p. ex. R. Petrucci, essai sur une théorie de la vie, Paris, Steinheil 1908).

Quand au vitalisme, ce n'est qu'un expédient commode qui remplace ce que nous ne connaissons pas par un mot aussi creux que sonore.

Nous savons aujourd'hui que la cellule est déjà un organisme vivant très compliqué qui dévoile même souvent certaines qualités mentales (Engelmann l'a prouvé chez les infusoires). Elle se compose de textures très variées, de substances chimiques nombreuses, et présente toutes les particularités élémentaires de la vie. D'un autre côté tout tend à prouver que la vie primordiale est sortie des énergies dites chimiques et physiques qui se trouvaient en ébullition lorsque l'eau vint se condenser pour la première fois sur la terre. Donc, jusqu'à preuve du contraire, nous devons admettre que la transformation supposée des énergies physico-chimiques en énergies vivantes se passe sous forme de phénomènes moléculaires extrêmement petits, qui ne concernent peut-être que des millièmes de cellule, ou moins encore, et qui sont absolument inaccessibles à nos microscopes actuels. Sachons donc dire ici : « Nous ne savons pas encore » et nous garder d'affirmations aussi présomptueuses que prématurées.

L'être vivant le plus inférieur que nous connaissons est la cellule isolée qui est en même temps individu animal ou végétal. Cette cellule individu ne vieillit pas ; elle se partage, et sa vie se continue ainsi dans ses parties séparées. Quand elle meurt, c'est par accident. Néanmoins pour que sa vie se perpétue, il faut que de temps à autre elle se conjugue, c'est-à-dire échange la moitié de son noyau contre celle d'une cellule de même espèce. Avec la conjugaison sa vie peut se continuer à l'infini.

Les choses changent l'orsqu'un nombre considérable de cellules viennent s'ajuster les unes aux autres ou bourgeonner sans se séparer entièrement, formant ainsi un être dit multicellulaire, plante ou animal. Pareille combinaison de cellules, plus ou

moins démocratique chez les plantes et hiérarchique chez les animaux, a pour effet de stabiliser les cellules et de les différencier en complexus divers pour former des tissus et des organes dans des buts spéciaux. Dès ce moment, la vie de chaque cellule cesse d'être individuelle ; elle est liée à celle de leur ensemble stabilisé, c'est-à-dire de la plante ou de l'animal. Cet ensemble devient alors lui-même l'individu, dont la vie constitue une évolution de durée déterminée. Il se transforme à partir d'un point de départ, la conjonction de deux cellules germinatives ou sexuelles, par partage et multiplication des cellules d'une façon très variable et fort compliquée. Ces transformations successives de ce qu'on appelle l'individu constituent sa croissance ou embryogénie, sa vie adulte et sa vieillesse, jusqu'à sa mort. Les plantes et les animaux inférieurs constituent néanmoins des transitions graduelles de la vie cellulaire isolée à la vie spécialisée et unifiée des individus complexes ou êtres dits supérieurs. Certains animaux inférieurs se reproduisent par bourgeonnement, de nombreuses plantes par oignons, boutures, etc. Mais ce n'est jamais indéfini, et il faut toujours de temps en temps un conjugaison pour renforcer la vie.

Laissons de côté les transitions et passons aux animaux supérieurs dont l'homme fait partie. Ici la reproduction sexuelle existe seule. Les tissus et organes de l'individu forment une hiérarchie coordonnée. L'individu constitue une unité à la fois cohérente et mobile, composée de tissus et d'organes très complexes et très divers. L'un de ces organes, le cerveau dirige l'animal entier, coordonne toutes ses énergies, reçoit par les sens les impressions du monde extérieur, les emmagasine comme engrammes et commande à l'aide des nerfs moteurs et des muscles tous les mouvements et tous les actes qu'il a préparés dans le laboratoire central de l'admirable accumulateur d'énergies différenciées qu'il constitue. Un autre organe, la glande sexuelle mâle ou femelle, conserve les cellules multipliées qui serviront à reproduire l'espèce et qui sont de deux sortes, l'une, les spermatozoïdes, contenue dans l'organe sexuel du mâle, l'autre, les ovules dans celui de la femelle. La conjugaison d'une cellule

(d'un noyau) microscopique mâle avec le noyau d'une cellule femelle dans la matrice de la femelle, au moment de la fécondation, produit l'embryon, c'est-à-dire une prolifération de cellules d'abord identiques les unes aux autres, mais contenant toutes les énergies paternelles combinées aux énergies maternelles. Au début de l'embryon qui se forme d'une partie de ces cellules, celles-ci commencent à se différencier en feuillettes, d'où se développent les tissus et les organes. Par une série de transformations successives, ces derniers reproduisent peu à peu l'individu paternel ou maternel dans toutes les phases de son existence : Vie embryonnaire, naissance, enfance, jeunesse, vie adulte ou sexuelle et vieillesse peut finir par la mort.

Avec Hæckel on appelle ontogénie le développement individuel de la vie, c'est-à-dire son cycle, de la conception à la mort. Si nous embrassons d'un coup d'œil la vie actuelle de tous les hommes, de tous les animaux supérieurs et de toutes les plantes supérieures, c'est-à-dire de tous les êtres multicellulaires complexes, nous constatons qu'elle reproduit perpétuellement la vie des générations précédentes de chaque espèce. Mais quelle diversité ! Tandis que les générations de certains animaux naissent, vivent et meurent en quelques semaines ou même en quelques jours, nous voyons les individus des éléphants vivre deux cents ans et plus, et les crocodiles encore plus longtemps. Nous voyons des tilleuls et des chênes âgés de quatre ou cinq cents ans et même des Wellingtonias qui ont vécu de quatre à six mille ans. Tandis que le perroquet sorti de l'œuf est bientôt devenu adulte, et peut vivre cent ans comme tel, nous voyons certaines cigales vivre trente ans comme larves ou embryons pour ne jouir de leurs ailes et des plaisirs de l'amour et de la reproduction de l'espèce que pendant quelques semaines. Plus même ; les magnifiques Bombyx ou papillons grand paon et petit paon vivent plusieurs mois comme chenille (premier embryon), un an ou deux comme chrysalide (deuxième embryon), enfermés dans un cocon, et seulement quelques heures ou tout au plus quelques jours comme papillon. A cet état parfait, ils ne mangent même pas. Un vol rapide de quelques heures, et les courtes

étreintes de l'amour, rapidement suivies de la mort par épuisement, constituent la vie du mâle. La femelle vit quelques jours de plus pour déposer ses œufs ; et c'est tout. Malgré la complication de leur cerveau et de leurs mœurs, les guêpes et les abeilles si industrieuses ne vivent que quelques semaines, tandis que les fourmis, plus petites qu'elles, peuvent vivre plusieurs années.

La vie propre et individuelle de chaque espèce animale et végétale, ses formes et ses manifestations si variées, son évolution ontogénique de la conception à la mort, renaissent donc à chaque génération nouvelle, comme le célèbre phénix de la fable, sinon de leurs cendres, du moins de leurs cellules germinatives conjuguées qui, comme d'énigmatiques sphinx, renferment sous forme latente et inexplicquée les énergies spéciales qui développeront l'individu dans le cycle entier de son existence.

Ce grand secret est celui que les sciences naturelles tendent de plus en plus à expliquer à l'aide des théories transformistes et des phénomènes de l'hérédité. C'est là que se trouve le secret, sinon de l'origine, du moins de la transformation et de la perpétuation des êtres vivants. Lamarck, Darwin, Hæckel, Weismann, Semon et autres marquent les grands jalons des progrès de nos connaissances dans ce domaine. Retenons simplement les faits fondamentaux et bien démontrés :

A partir d'une époque où la vie commença sur la terre, évidemment sous une forme fort simple et que nous ne pouvons encore déterminer aujourd'hui, mais sans doute sur de nombreux points à la fois, par suite de circonstances analogues, les individus devenus simples cellules se sont agrégés, combinés et transformés pendant des millions de générations et des millions indéfinis d'années, en se compliquant et en se différenciant de plus en plus selon leur genre de vie, ce qui donna lieu peu à peu au règne animal et au règne végétal tels que nous les connaissons aujourd'hui. Les innombrables fossiles enfouis sous la surface de la terre à diverses profondeurs, nous décèlent la vie passée d'êtres dont aucune espèce ne vit plus actuellement. Dans les périodes géologiques les plus reculées ayant permis la vie, nous

ne trouvons pas d'êtres aussi compliqués que les êtres supérieurs qui vivent aujourd'hui. La paléontologie nous enseigne encore qu'à une époque géologiquement parlant relativement récente, la période tertiaire, la vie était infiniment plus intense sur la terre et le nombre des espèces infiniment plus grand qu'aujourd'hui, la température étant bien plus chaude et l'eau très abondante. A côté des animaux monstrueux et formidables de cette période, nous voyons apparaître l'homme primitif, plus rapproché que nous des singes supérieurs qui vivent encore.

Les espèces se transforment donc peu à peu, mais il leur faut pour cela un temps bien considérable, et la sélection naturelle, démontrée par Darwin, n'est qu'un des nombreux facteurs de leurs transformations successives. Il est bien démontré aujourd'hui que les agents physiques et chimiques, la chaleur, le froid, la nutrition, les irritations sensorielles, etc., agissent lentement, mais sûrement sur les organismes vivants, et que les changements qu'ils y produisent peuvent d'une façon très lente et latente se projeter dans leurs germes, s'y accumuler et préparer ainsi la naissance de nouvelles variétés. Ce que de Vries a appelé mutations, semble se rapporter à cet ordre de faits.

Mais on a aussi démontré que, sous de nouvelles influences intenses ou nombreuses, certaines espèces peuvent se modifier relativement plus rapidement, alors que d'autres peuvent demeurer pendant des milliers d'années presque sans changement.

Ce qui est bien curieux, c'est que, dans son cycle ontogénique, — Hæckel l'a démontré, — l'individu reproduit souvent, d'une façon grossière il est vrai, la forme des espèces qui furent ses ancêtres géologiques. C'est ainsi que la chenille, d'où sort le papillon, reproduit la forme du ver, ancêtre des insectes; c'est ainsi encore qu'à une certaine époque l'embryon humain a des branchies, comme les poissons ses ancêtres, celui de la baleine des dents, et ainsi de suite. L'étude approfondie des centaines de milliers d'espèces végétales et animales qui vivent actuellement sur notre globe permet de plus en plus de reconnaître leur parenté réelle et leur filiation ancestrale, surtout si l'on ne se contente pas d'étudier extérieurement l'être adulte, mais si

l'on examine son anatomie et tout son développement ontogénique ou embryologique.

Or, deux faits sont ici à retenir :

1° La transformation des espèces exige relativement à notre courte vie humaine un temps immense, de sorte que pour notre conception subjective du temps les espèces paraissent stables. Le loup d'aujourd'hui ne diffère pas sensiblement du loup d'il y a quatre mille ans. Les animaux figurés par les anciens Egyptiens, Chinois ou Babyloniens paraissent les mêmes que ceux qui vivent aujourd'hui dans les mêmes parages, etc. Il ne faut donc pas s'étonner si les qualités fondamentales de chaque race humaine actuellement vivante n'ont guère varié depuis trois ou quatre mille ans, autrement que par hybridation. Ce qui progresse si rapidement dans notre civilisation, c'est l'encyclopédie de notre savoir, mais pas la qualité individuelle de nos cerveaux.

2° Il est absolument évident que toutes les énergies spéciales à l'espèce, tant ses formes que ses qualités nerveuses et mentales, sont contenues à l'état d'énergies latentes dans les cellules conjuguées qui deviendront l'individu. Elles y sont combinées en outre avec celles des variations dites individuelles qui proviennent du croisement des variétés à l'aide de la reproduction sexuée. Les nouvelles variations provenant des actions du monde extérieur viennent enfin s'y ajouter peu à peu.

L'ensemble des énergies spéciales de l'espèce, de la race, de la variété et des variations individuelles contenues dans les deux cellules conjuguées qui deviendront un individu, disons un homme, est ce que Semon a appelé sa *mnème héréditaire*. Or, cet auteur de génie a démontré que la mnème héréditaire n'est pas seulement contenue dans les cellules germinatives mâles et femelles, mais encore dans toutes les cellules du corps. Seulement la différenciation et la destination spéciale des organes du corps qui ne sont pas sexuels les rend incapables de reproduire l'espèce, faute des conditions voulues, du moins chez les animaux supérieurs. Chez les plantes, les boutures prouvent qu'elles le peuvent souvent, et il en est de même en partie chez les animaux

inférieurs, ainsi même chez les salamandres et les lézards dont la patte et la queue coupées se régénèrent.

Voilà en deux mots ce qu'est la vie, cette vie organique dont le plus haut épanouissement sur notre petit globe terrestre est représenté par l'âme humaine et par son organe, le cerveau vivant. L'âme et le cerveau, de même que la vie et la substance vivante en général, ne forment qu'une seule et même réalité, selon l'idée moniste dont nous parlions au début et qui seule concorde avec les résultats des sciences naturelles et psychophysiologiques. Embrassant d'un coup d'œil toute la vie animale et végétale du globe, on peut dire que ce qui vit aujourd'hui n'est que la répétition à peine modifiée de ce qui a vécu hier, c'est-à-dire il y a quelques jours, semaines ou années, selon les espèces, donc la « *revie* » des morts de la dernière génération, et ainsi de suite pour les générations passées. Pour arriver à des ancêtres foncièrement différents de nous, il nous faudrait remonter à des centaines de milliers d'années et notre imagination ne peut nous donner qu'une idée fort vague de la mentalité qu'ils ont pu avoir.

Si nous nous limitons aux époques que notre petit cerveau humain nous permet d'embrasser sans trop sortir de la réalité, nous pouvons donc bien dire avec Weismann que nous continuons sans interruption considérable et que nous répétons sans modifications bien profondes la vie de nos ancêtres directs, et que par conséquent nous revivons et revivrons dans nos descendants.

Le temps est relatif. Celui qui vit intensément et dont le cerveau travaille beaucoup vit plus en un temps plus court que celui qui laisse béatement et contemplativement couler son existence en pensant et travaillant le moins possible ou en ne s'occupant que d'une façon stupide et brutale ou simplement inutile. L'espace aussi est relatif. Soixante kilomètres faits à pied sont beaucoup, en vélocipède pas grand chose, en chemin de fer bien peu de chose, en télégraphie rien. L'augmentation de la rapidité et du nombre des communications augmente notre vie dans l'espace, comme l'encyclopédie de nos connaissances fait grandir sa puissance et sa valeur dans le temps.

Le moi lui-même n'est pas un. Il se modifie sans cesse, de la naissance à la vieillesse. Seuls nos souvenirs lui donnent une cohésion et une unité relatives. Certains états du cerveau qu'on a nommés double conscience, peuvent même dédoubler la personnalité en deux individualités qui fonctionnent alternativement et se ressemblent parfois assez peu. Ainsi le cas de Mac Nish, où les deux personnalités d'une même jeune fille alternaient à peu près tous les deux ans et n'avaient aucune connaissance l'une de l'autre, séparées qu'elles étaient chaque fois par une crise de sommeil. Chaque individualité n'avait que les souvenirs de sa vie à elle. Le cerveau s'était scindé en deux complexus travaillant chacun pour son compte, en deux séries indépendantes de pensées et d'actes. Dans la folie curable et incurable, la personnalité, le moi, se modifie totalement, passagèrement ou définitivement. Mais il est inutile de recourir à des cas exceptionnels. Le moi de chacun de nous à soixante ans est un tout autre moi que notre moi à quinze ans et il est encore plus différent de notre moi à huit ans. Personne ne reconnaîtra un homme de soixante ans dans sa photographie faite à l'âge de huit ans, et si l'on pouvait photographier sa mentalité aux deux âges, la différence serait aussi grande que celle de la figure et du corps. Alors que reste-t-il de l'unité du moi individuel ? Une série fugitive et progressivement modifiée de pensée et d'actes en rapport avec la continuité mentale d'une vie individuelle. Et cette série évolue même selon les lois inexorables de l'ontogénie de l'espèce. L'homme qui écrit et travaille laisse en outre ses œuvres. Celles-ci constituent de l'âme cristallisée et viennent se combiner à l'encyclopédie préexistante pour aider à constituer l'encyclopédie future. Une personnalité marquante peut ainsi parler à ses descendants et les influencer. Mais cette âme morte et cristallisée ne peut se modifier ; elle est en outre imprégnée elle-même des idées et des sentiments de ses ancêtres et ne constitue plus pour ses descendants qu'un complexus fixé d'idées, d'émotions et de volitions indissolublement liées à cent et à mille autres complexus analogues, dont un nom, un portrait ou une statue sert plus spécialement à les distinguer. Elle devient en un mot partie cons-

tituante des bibliothèques et des musées, comme la pierre taillée par un humble ouvrier devient partie constituante d'un grand et bel édifice.

Si nous voulions analyser ici la valeur d'une vie humaine nous devrions étudier toute l'hygiène de l'âme, celle de l'intellect, des sentiments et de la volonté. Je l'ai déjà fait dans un petit livre intitulé : « L'âme et le cerveau » (Paris chez Steinheil). Citons aussi celui de Clouston : « Gesundheitspflege des Geistes » (München chez E. Reinhardt). Je dirai néanmoins deux mots à ce sujet. Le grand secret d'augmenter sa valeur, c'est de travailler par entraînement continu, tout en évitant le surmenage, c'est-à-dire en se gardant de se forcer. En travaillant, on développe ses énergies héréditaires et on leur fait donner tout ce qu'elles peuvent. Mais il est clair qu'on ne peut transformer la nature héréditaire de ses énergies elles-mêmes et qu'un imbécile ne peut pas plus devenir un homme de génie qu'un nain ne peut devenir un géant ou qu'un nez aquilin ne peut devenir un nez camus. Nos sentiments sont trop souvent nos maîtres. Il faut donc apprendre à les dominer, à ne nous abandonner ni à la colère, ni au désespoir, ni à l'envie, ni à la jalousie, ni à l'humeur en général. Vaincre dans la vie c'est avant tout se vaincre, faire sa propre éducation par le travail et la domination de ses passions. C'est en outre l'éducation de la volonté par la persévérance dans les buts qu'on poursuit. Il faut apprendre à ne pas avoir de besoins futiles et bas, à mépriser les jouissances inférieures et à jouir de la vie par le travail intellectuel et par le dévouement à la race humaine d'aujourd'hui et de demain. Toute jouissance veut être gagnée et se perd par l'abus. On peut faire l'éducation de la jouissance par le travail et l'habitude en s'entraînant à jouir d'œuvres utiles et en se désentraînant ou en se déshabituant de toutes les jouissances futiles, inutiles ou nuisibles. Ce travail perpétuel que l'homme fait sur lui-même augmente sa véritable valeur, qu'il concerne l'encyclopédie du savoir, l'art ou les œuvres sociales pratiques. Il va sans dire que pour augmenter les valeurs humaines, il ne suffit pas de développer par un travail approprié les valeurs héréditaires que chacun de

nous possède, mais qu'il faut tendre par une bonne sélection des individus reproducteurs de l'espèce à élever petit à petit la valeur moyenne des énergies héréditaires de cette dernière. J'ai traité cette question ailleurs, je n'y reviendrai pas ici.

Dans son *Micromegas*, Voltaire a admirablement persiflé la megalomanie humaine, cette exagération sans bornes du cher moi qui est le propre de presque tout individu. C'est une hypertrophie effrayante de notre valeur individuelle qui, dans les religions qu'il s'est forgées, a poussé l'être humain à se prétendre fait à l'image de Dieu et à se déclarer immortel.

Un peu de réflexion suffirait pourtant à chacun pour faire justice de tous ces rêves mégalomanes, de tous ces délires de grandeur. Pour idéaliser son moi, le chrétien par exemple, qui se représente au paradis comme individu immortel et sans fautes, supprime sans s'en rendre compte à peu près toute son individualité. D'aucuns même s'y voient comme âmes sans corps, qui ne mangent plus, ne digèrent plus, n'ont plus de plaisirs sexuels, ni de peines, ni de douleurs, ni de croissance, ni de vieillesse. Alors que reste-t-il ? Une froide image qui ne dit rien et qui n'est que néant. Comment se représenter un homme fixé, figé à un moment précis de sa vie, sachant tout, ayant perdu tous les faibles qui constituaient son moi, et n'avançant plus, parce qu'il n'a plus rien à désirer, ni à apprendre. La vie, c'est le mouvement, c'est le changement, c'est la jeunesse, l'âge adulte, la vieillesse et au bout..... la mort. Une vie immortelle est un contresens. Que peut être au paradis un enfant mort-né dont l'âme, c'est-à-dire le cerveau, n'avait pas encore fonctionné ? Son moi qui n'avait pas commencé ne peut pas s'y retrouver ! L'embryon est-il aussi immortel, et à partir de quel moment ? Si c'est à partir de la conception, n'oublions pas qu'il continuait alors seulement la vie réunie d'une cellule paternelle et d'une cellule maternelle, et qu'à ce point son moi se dédouble dans l'ascendance. Un brave curé catholique auquel je posai un jour la question fut fort embarrassé. Il alla aux informations et me répondit ensuite que l'âme était insufflée par le Saint-Esprit à tout embryon au sixième mois de la grossesse. Le fait est très joli ;

Rome a réponse prête à tout. Ses réponses varient néanmoins. Une dame catholique m'a déclaré que ce prêtre était un âne, que la question avait été, il est vrai, sujette à controverse, mais que l'insufflation de l'âme avait lieu sans aucun doute à la conception (au moment de la conjonction des deux cellules germinatives) ! La preuve en est qu'on baptise les embryons en cas d'avortement, même lorsqu'il sont tout petits (au premier ou deuxième mois de la grossesse). Elle-même avait baptisé avec la carafe — au grand sérieux s. v. p., — dans le vase où il avait été mis, celui d'une de ses soubrettes qui avait avorté. Qu'on se représente, si l'on peut, l'âme, le moi de cet embryon au paradis ! Non vraiment, pour pouvoir se représenter le paradis il faut le matérialiser et y reproduire toutes nos misères terrestres ; alors à quoi bon changer. Je suis tenté de m'écrier avec Léon de la Cressonnière :

Ah, si le ciel me donnait des éternes
Et qu'il voulût m'en laisser faire choix,
Je n'irais pas souhaiter choses vaines ;
Mais je dirais du cœur et de la voix :
Accorde-moi de rester sur la terre,
Dans ce séjour je me trouve assez bien.
De ceux d'ailleurs je ne saurais que faire,
Garde-les pour les tiens ;

ou alors, en l'idéalisant et en voulant nous y transfigurer, nous y supprimons de fait notre moi, et nous le transformons en un individu qui ne peut en réalité nous être que parfaitement indifférent.

C'est avec grande injustice encore que nous méprisons les animaux. L'altruisme touchant de certains oiseaux, des fourmis et des abeilles est bien fait pour nous faire honte. Sentant le besoin intense que la société humaine a du dévouement et de l'abnégation de ses individus, nous sommes touchés de sympathie lorsque nous retrouvons de pareils phénomènes chez les petits insectes sociaux. Nous rapportons la chose à nous et nous soupirons involontairement en nous disant : « Ah ! si les hommes étaient ainsi ». Le dévouement d'un chien fidèle nous touche aussi et nous préférons souvent cet animal à nos semblables.

Mais quand nous dénigrons ces derniers et que nous nous indignons contre eux, nous faisons presque toujours exception pour notre charmant moi que nous chérissons tant et que nous aimons à poser en souffre-douleur incompris, bafoué, exploité par ses semblables et qui passe pourtant son temps à faire comme Cendrillon tant de bonnes choses. Hélas si c'était vrai ! Mais en réalité le miroir de notre propre moi nous flatte bien plus que les plus habiles des peintres et des photographes !

Or ce n'est pas tout. Cette unité si variable, si relative et si peu une qu'est notre moi, n'est en outre que la contrefaçon ou la réédition des moi qui l'ont précédée, surtout des moi de ses ancêtres, en particulier de ses parents. Sans doute il y a des combinaisons, des transformations, et surtout l'influence d'un milieu changeant qui se modifie d'âge en âge par les progrès de la civilisation. Mais le fond des générations successives d'un même groupe d'individus reste en somme le même. Ce que nous croyons inventer n'est que le résultat de la pensée cristallisée de nos prédécesseurs, combiné avec l'ambiance actuelle à l'aide du travail de notre cerveau et de ses énergies héritées. Or, cette vie de notre cerveau, si dépendante des vies antécédentes et de son entourage, n'est elle-même, nous l'avons vu, que la *continuation* directe par cycle évolutif ontogénique, de la vie de deux cellules. Or ces deux cellules germinatives constituaient une partie — petite il est vrai, mais importante — de la vie de notre père et de celle de notre mère. En réalité donc, l'individu qui se reproduit ne meurt qu'en partie ; il continue à vivre par ses descendants. Et celui qui ne se reproduit pas continue, un peu plus indirectement, il est vrai, son moi par celui de ses neveux et nièces, à l'aide de l'intermédiaire de ses parents.

Si nous réfléchissons bien à tous ces faits indiscutables, vaut-il vraiment la peine, je le demande en toute sincérité, de tant tenir à la chimère de l'immortalité de son moi ou de son âme ! ? — Ne revivons-nous pas d'une façon cent fois plus réelle, cent fois plus chaude et plus intéressante dans le moi et dans l'âme de nos descendants que dans les mirages froids et nébuleux d'un ciel hypothétique, à côté des cantiques et des trompettes d'anges

et d'archanges qui ne nous disent rien du tout. Le bouddisme s'y est pris autrement. Par la métempsychose, il fait revivre le moi dans tel ou tel animal futur ou vice versa. C'est un peu moins absurde mais tout aussi faux. Ce n'est pas dans des singes, ni dans des perroquets, mais dans nos ancêtres humains directs qu'a vécu précédemment notre moi, et c'est dans nos descendants directs ou indirects qu'il revivra. La science le prouve, et il ne faut pas chercher midi à quatorze heures.

La *mort* individuelle n'est donc qu'une mort partielle, la mort d'un groupe de cellules qui ont rempli leur rôle ontogénique pour transmettre leur vie aux générations futures. Sans doute la mort, elle aussi, varie beaucoup. Elle peut être prématurée, tardive, lente, subite, consciente, inconsciente, compliquée ou non de souffrance. Mais il est curieux de constater que chez les chrétiens, qui croient en une vie éternelle après la mort, elle est considérée comme le roi des épouvantements, alors que tant de païens sauvages, les nègres par exemple, n'ont aucune peur de la mort, et jouent pour ainsi dire avec elle. On a beau dire, la terreur du jugement dernier, de l'enfer et des peines éternelles est pour beaucoup dans la frayeur que la mort inspire aux chrétiens, dont la foi, si souvent chancelante, est minée de doutes et de craintes.

Tâchons donc de nous habituer à nous considérer humblement comme de simples locataires éphémères de la vie, comme des météores passagers. Notre tâche consistera alors à augmenter progressivement la valeur de l'existence de nos successeurs, c'est-à-dire des continuateurs véritables de notre vie, de même que nous avons hérité de nos ancêtres cette même vie, avec leurs biens et leurs jouissances.

Que le culte fécond des descendants vienne enfin succéder à l'adoration stérile des ancêtres et au culte oiseux d'un Dieu inconnaissable, auteur irrévélé, insondé et à jamais insondable du mal comme du bien, ou encore à ce culte insensé, maudit et néfaste d'un Dieu imaginaire, personnel, forgé à l'image de l'homme, culte qui entrave tout progrès de la morale sur la terre en l'orientant vers les nébuleuses du ciel.

Sachons avoir l'ambition d'être utiles à la société humaine. Malgré toutes ses misères et toutes les turpitudes de ses membres, elle est, dans son ensemble, ce qui existe de plus élevé sur la petite planète dont les habitants nous sont seuls connus et accessibles. Apprenons à maîtriser nos faibles et nos passions ; cette éducation de soi-même est le plus noble des sports. Le psychologue James prétend que l'expression des passions et des émotions est bien plus leur cause que leur effet, et qu'en imitant l'expression d'un état affectif — disons de la colère, — on la produit ou on se la suggère. Il y a une moitié de vérité dans ce paradoxe. L'émotion et son expression sont en réalité si intimement associées, que l'une appelle l'autre. Si donc nous apprenons à réprimer l'expression de nos passions, nous les avons déjà à moitié vaincues. Habitons-nous au renoncement, à la modestie et au dévouement. C'est extrêmement sain pour l'individu comme pour la société. Apprenons à être courtois, à ne pas soupçonner le mal chez les autres, tant que nous n'en avons pas la preuve, et surtout à ne pas prêter aux autres de méchantes intentions. Quatre-vingt-dix fois sur cent ces « autres » qui nous fâchent agissent par impulsion irréfléchie ou inconsciente, et nous prêtent à tort les mêmes mauvaises intentions que nous leur prêtons à notre tour, à tort aussi. C'est de pareils malentendus, entretenus à plaisir dans les querelles de familles, de cliques, de partis ou de presse, que naissent la plupart des disputes et des souffrances dont les hommes abreuvent à plaisir leur courte existence. A quoi bon ce triste besoin de bête féroce de constituer des cliques et des partis adverses au sein de tout groupe d'hommes qui se forme ? Tâchons donc d'être aussi doux et bienveillants que possible dans nos jugements, sans être pour cela faibles, hypocrites ou flatteurs. Evitons dans ce but tout ce qui excite nos passions brutales et tout ce qui émousse nos sentiments élevés, avant tout les boissons alcooliques. A ce sujet je recommande à chacun la lecture du livre de Dora Méléhari : *Faiseurs de peine et faiseurs de joie*.

Critiquant ma « Question sexuelle » un pasteur (Kambli) m'a reproché de nier la responsabilité humaine. C'est un malentendu.

Il ne m'a pas compris. En niant le Libre arbitre absolu nous ne nions nullement la responsabilité relative que seule l'homme peut posséder. Le déterminisme ne peut nier diverses possibilités dans l'avenir. Nous ne sommes pas fatalistes, et si nous affirmons que toutes nos résolutions sont causées, nous n'en constatons pas moins que leurs motifs sont infiniment plus responsables et relativement plus libres dans un cerveau sain, compliqué, réfléchi, plastique et adaptable que dans un cerveau esclave de passions brutales ou malades ou encore d'une bêtise ou d'une faiblesse incurable, comme il y en a tant. J'ai écrit à ce sujet une brochure allemande : « *Die Zurechnungsfähigkeit des normalen Menschen* », et j'y renvoie.

Après avoir élucidé et affirmé son point de vue et sa position, la Libre pensée fera donc bien de recueillir, d'organiser et de mettre en pratique tout ce qui est et demeurera toujours beau, bon et juste dans la morale des religions, chétienne ou payennes, et dans celle des philosophes de tous les temps. Cela vaudra mieux que de dénigrer tout dans le christianisme. Il faut simplement y trier l'ivraie du bon grain, c'est-à-dire la tyrannie de vieux dogmes barbares, absurdes ou faux de la vraie morale humaine (de la charité ou de l'altruisme).

Nous ne devons donc pas enseigner une morale de libertins, de jouisseurs et d'égoïstes qui en revient à une immoralité corruptrice et lâche, mère de la dégénération de la race et de sa déchéance. On nous le reproche, parce que les démolisseurs de religions ont souvent donné dans ce travers. Mais le reproche est faux. Catherine de Médici, Mazarin, Calvin et bien d'autres nous montrent qu'on peut être fort immoral sous le masque de la religion et même de l'ascétisme. Darwin, Reclus, de nombreux philosophes et de simples ouvriers prouvent qu'on peut être libre penseur et avoir des mœurs irréprochables. Notre devoir social sacré est de prêcher l'effort, l'empire sur soi-même, l'endurcissement au travail et une vie saine et morale, tout en procédant à l'aide d'une science libre de préjugés à une revision des objets de la morale dans tous les domaines. Ce qui est surtout important, c'est de s'exercer à conformer ses actes à ses

paroles et ses paroles à ses actes, afin de ne pas devenir un phraseur hypocrite ou un tribun démagogue, ce qui revient à peu près au même.

Il faut beaucoup d'optimisme. Mais pour que cet optimisme soit sain et durable, il faut, comme je l'ai dit ailleurs, qu'il ait passé par le crible d'un pessimisme courageux qui ouvre les yeux tout grands au mal, et dans lequel on ait appris à ne plus rien attendre des autres, tout par contre de ses propres efforts.

Considérons la mort comme un sommeil éternel de l'individu, comme le repos bien mérité après une vie de labeur. Oui, pour l'individu « le passé sont ses jours envolés et l'avenir c'est le sommeil » ; mais pour l'humanité nous l'avons dit, le passé et l'avenir ne sont qu'un seul et même phénix qui renaît toujours plus beau de ses germes et dont chacun de nous ne constitue qu'une cellule passagère, destinée à contribuer à la grande vie du tout dans la fuite des siècles. Tâchons au moins d'être l'une des meilleures de ces cellules ; voilà la noble ambition légitime de l'individu.

Apprenons donc à ne jamais nous appesantir sur le passé et à ne pas perdre nos forces en vains remords et regrets sur ce qui, ayant eu lieu, ne peut plus être supprimé ni modifié dans notre histoire. Vivons pour les vivants et pour l'avenir. Ne pleurons pas trop les morts qui ne souffrent plus. Ceux qui se lamentent avec tant d'amertume sur leurs morts et se replient sur eux-mêmes sont ceux auxquels leurs affections exclusives, entachées d'égoïsme conjugal, familial ou autre égoïsme à quelques-uns, ne laissent plus de place à l'affection de l'humanité ni au sentiment du devoir social.

Nous ne dirons donc pas comme certain pasteur du Saint-Evangile : « Admirez, chers frères, la sagesse et la bonté de Dieu qui a mis la mort à la fin de la vie, afin que nous ayons le temps de nous y préparer ». Mais nous dirons : « Profitons de la courte vie de notre individu pour y faire autant de bien que possible à notre espèce, sans nous préoccuper d'un Dieu hypothétique, essence du mal comme du bien, qu'on ne peut aimer ni admirer parce qu'on ne peut le comprendre ». Si chacun s'imprègne de

cette morale, nous préparerons peu à peu sur la terre le paradis jadis rêvé au ciel.

Pourquoi ? A quoi bon ? — Questions égoïstes et oiseuses, puisque l'énigme du monde est insoluble. Aimons-nous nous-mêmes dans notre prochain et dans nos descendants, qui sont réels, au lieu de nous idéaliser dans un Dieu inconcevable ou dans un paradis imaginaire. La vie vaudra d'autant plus la peine d'être vécue. Acceptons-là modestement, comme elle est. Réjouissons-nous de tout ce qu'elle a de beau et de bon pendant que nous la possédons, pour la léguer meilleure à nos enfants. Et terminons par une traduction très libre de la chanson bien connue du poète suisse Usteri* :

Cueillons fleurette, tant qu'elle est fraîche encor
Chantons musette avant la mort.

On cherche soucis et tracas
On trouve tout noir ici-bas.
On ne voit pas l'amour qui rit
Couché parmi les roses.

Les orgueilleux, les envieux
Et les jaloux sont malheureux.
Il faut si peu pour le bonheur,
Imitons la violette.

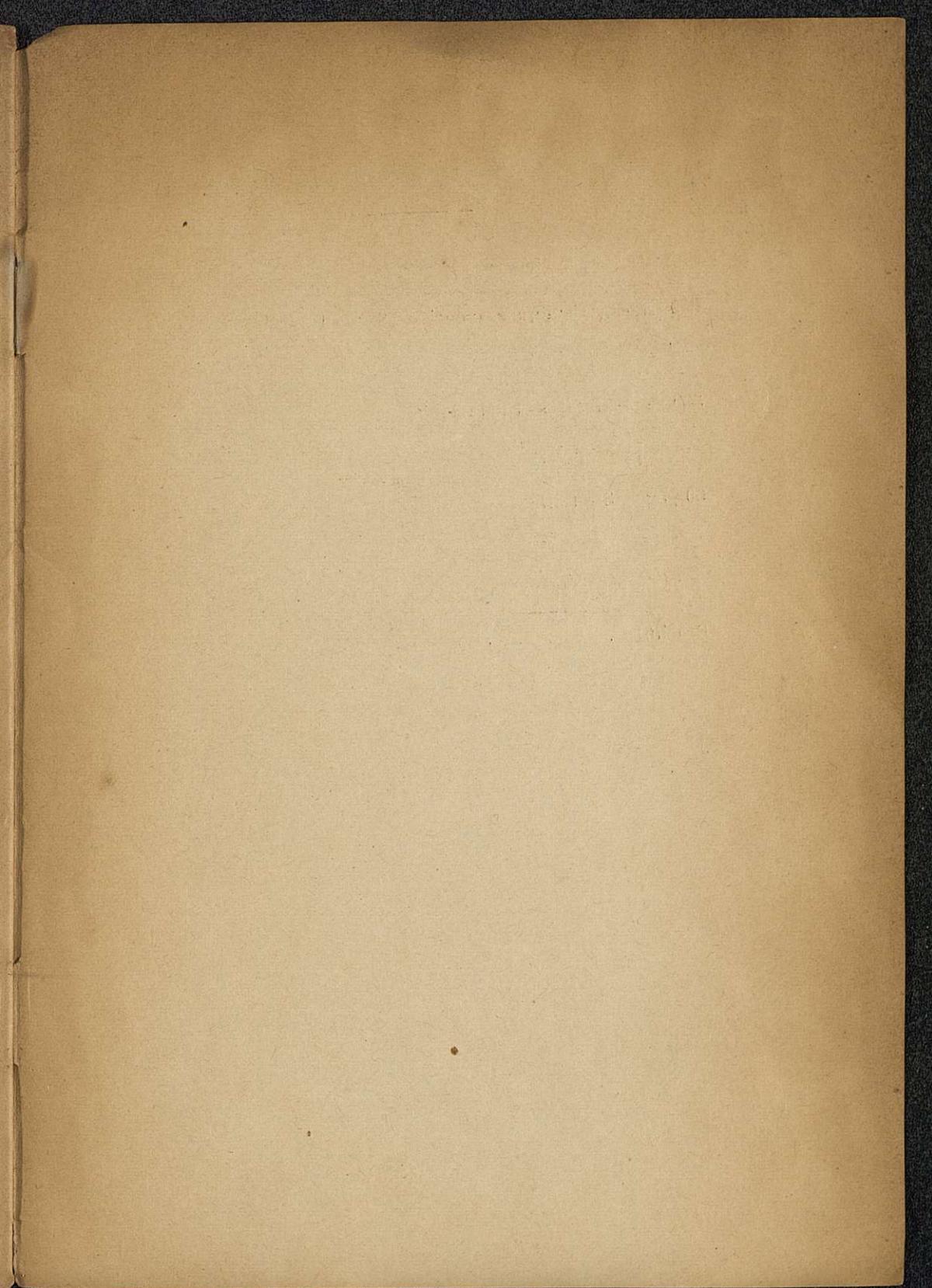
Il n'est ni peine, ni douleur
Qui ne cède à la douce ardeur.
De l'amour, vrai consolateur,
De toutes nos misères.

Et quant un jour viendra la mort
Nos amis pleurant notre sort,
Tranquilles nous leur répondrons
Quittant en paix la vie.

Cueillez fleurette
Tant qu'elle est fraîche encor,
Chantez musette
Avant la mort.

Amen.

* Curtat a eu la singulière idée d'en adapter la mélodie à un chant patriotique : La Suisse est belle !



Ouvrages du même auteur :

La question sexuelle exposée aux adultes cultivés.

600 pages, avec figures coloriées, 8^{me} mille. Fr. 10.—

L'âme et le système nerveux.

300 pages, figures et planche coloriée Fr. 5.—

La morale sexuelle.

60 pages, 3^{me} mille Fr. 1.25

Le rôle de l'hypocrisie, de la bêtise et de l'ignorance dans la morale contemporaine.

Brochure Fr. 0.40